

Présentation de quelques travaux

Marc HELLEBOID

Photographe auteur

Marc HELLEBOID

<http://marc.helleboid.net>

marc@helleboid.net

03 20 40 04 42

06 88 44 44 12

Sommaire

P 3 Marquises aux Bois-Blancs
Portraits autour de l'eau

P 6 De l'Algérie aux Bois-Blancs
Portraits et récits

P 9 La grâce de l'oubli

P 12 Paroles de marais

Marquises aux Bois-Blancs

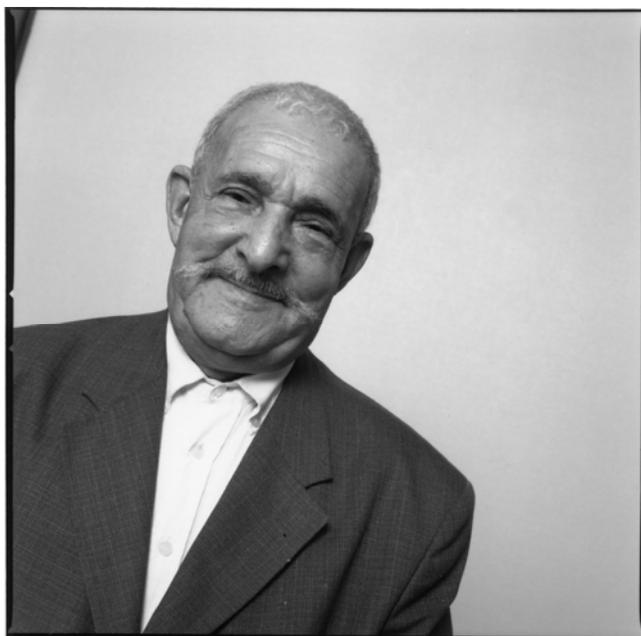
Portraits autour de l'eau

De l'Algérie aux Bois-Blancs

Portraits et récits

Deux expositions photographiques

de Marc HELLEBOID



Marquises aux Bois-Blancs

Portraits autour de l'eau

photographies de Marc Helleboid

Marquise : terme employé par les marinières pour désigner le poste de pilotage d'une péniche.

Si l'origine étymologique de Lille est Insula, c'est le quartier des " Bois Blancs" qui en reste le plus digne représentant.

Inscrit principalement dans une île formée par la conjonction du canal de la Deûle et de son bras dérivé, ce quartier du Nord Ouest de Lille est rythmé en partie par l'activité du port fluvial, un des plus importants de France et celle des marinières. L'eau préside à l'organisation de la vie quotidienne autour de la gare d'eau et des quais de la Deûle. Et quand bien même le travail se fait rare, nul n'envisage de quitter les lieux, même pour prendre sa retraite. C'est pourquoi bien des maisons au bord de l'eau sont habitées par d'anciens marinières et leur famille. Parfois, pour profiter du site, quelques personnes de la terre viennent se joindre à eux... L'industrie florissante du XX^{ème} siècle laisse encore des traces de sa grandeur passée.

L'usine Le Blan semble narguer, par sa colossale tour, le reste du quartier. Les autres friches industrielles furent davantage victimes de l'usure du temps et des plans d'urbanisme.

Proche de la gare d'eau, la cité des aviateurs, a accueilli une partie importante des habitants du quartier de Saint-Sauveur lors de la réhabilitation de ce quartier. La mixité « ethnique » est ici une réalité. De nombreux couples sont formés d'hommes et de femmes originaires des continents africain et européen.

Le cœur des Bois-Blancs est constitué de modestes maisons de briques rouges identiques qui donnent une âme ouvrière dans un quartier où la population se côtoie encore assez facilement.



Le père Je suis né en Mauritanie. Mes ancêtres, les Cissokho, sont originaires du village de Yatela au Mali. Mon père me disait : « quand tu voyages, ta maison est dans ta tête ». Mais il m'a surtout appris à respecter les coutumes des peuples. Et il ajoutait : « Quand tu vas dans un pays et que tu le trouves assis, soit assis avec lui. Quand il est debout, soit debout. » Je remercie tous les jours mon père pour tous les mots qu'il m'a dits. Aujourd'hui, j'essaie de les transmettre à mes enfants.

David

Johanne, Jimmy, Sarah, Catherine, David-Lassana, Lassana junior & Sané

Marquises aux Bois-Blancs

photographies de Marc Helleboid



L'Oural Sur mes cinq enfants, trois ont repris un bateau. Mais je n'inciterai pas les petits-enfants à choisir ce métier. Il ne faut pas se faire d'illusion. Il n'y a plus d'avenir là-dedans.

Georgette & Kévin



Simone & Jean

Tissage J'ai commencé à travailler comme tisserand le 30 septembre 1936 à l'âge de 12 ans. Le lendemain une nouvelle loi instaurait l'âge

minimum de recrutement à 14 ans. Mon grand-père était tisserand à Bailleul. Mon père est rentré chez Mamet après 14-18. J'y ai travaillé 46 ans, Simone, ma femme, pendant 29 ans, jusqu'à la fermeture en 1982. Mon frère et ma belle-sœur aussi. Il y avait 120 métiers automatiques. Tout était tissé en blanc. Les toiles étaient ensuite teintées chez Montpellier et imperméabilisées. L'usine a depuis été reprise par un torréfacteur.

Jean



À bicyclette... Mon grand-père avait créé une entreprise familiale d'émaillage de bicyclettes vers 1919, rue Chaplin. Mon père l'a reprise en 1939. Je m'occupais de la décoration. Ma tante m'avait appris le métier à 15 ans. On peignait à la main tous les éléments distinctifs: des bandes, des filets, une marque, parfois même le nom du coureur. Après la guerre, nous avons aussi émaillé des motos, pour la gendarmerie, entre autres. L'atelier a existé 66 ans. Née ici et fidèle à mon quartier, je n'ai quitté la rue Chaplin que pour une rue adjacente.

Renée

De l'Algérie aux Bois-Blancs

Portraits et récits

photographies de Marc Helleboid

Parcours : trente histoires d'immigration, au passé et au présent entre deux continents

Le sujet

A travers une série de portraits et de témoignages, cette exposition retrace le passé et le présent des Algériens du quartier des Bois-Blancs. Les plus anciens ont rejoint les entreprises du textile et du bâtiment. Certains ont fondé une famille. Les générations se sont succédées. Regroupements familiaux et mariages mixtes sont venus enrichir le quartier d'enfants partagés entre deux cultures. Trois générations d'Algériens nous parlent d'eux.



Rahma, Yasmina & Myriam

Traditions kabyles Je suis née dans le Nord de la France. Mes parents sont originaires de Tlemcen. Nous portons des vêtements traditionnels que nous mettons lors des fêtes arabes, des mariages et des baptêmes. Nos djellabas nous viennent de Kabylie.

Rahma

La démarche

Ce travail photographique a pu être réalisé grâce aux liens tissés entre Aoucha Mokeddem, chef de projet au Contrat Ville des Bois-Blancs avec la communauté algérienne. Les Algériens les plus âgés ont adhéré au projet grâce à l'appui d'Ali Fatah, puis d'Amokrano

de « Thé à la Menthe et café crème », lieu de rencontre quotidien. Benticia Kessaci, a permis, par son dynamisme au café Les Olympiades, la rencontre avec la génération des 30 /50 ans. Mustapha Tigroudja fut d'indispensable intermédiaire auprès des plus jeunes, permettant ainsi des rencontres avec la génération des 18/35 ans sur les pelouses des immeubles. Enfin, Danièle Sally, de la mairie de quartier, a pu, grâce aux liens qu'elle a tissés depuis longtemps avec les habitants, mettre en lien le photographe avec les femmes de la première génération de l'immigration algérienne. L'ensemble du travail fut réalisé avec patience et tact. Il a nécessité au photographe d'accepter de longues périodes d'observation mutuelle. Prudents et pudiques, peu habitués à la parole publique, les Algériens craignent souvent d'être mal perçus, voire manipulés. Pour un bon nombre d'entre eux, le sentiment communautaire est assez fort. Accepter d'être photographié, puis exposé implique l'accord tacite de la communauté. Les anciens étant encore très respectés, le fait d'avoir pu présenter dans le quartier leurs photos, première étape du travail, apportait tacitement leur caution à la démarche photographique.

Le grand jour

Il est des jours d'angoisse que celui du vernissage. Temps de la restitution où l'on reçoit de façon directe ou indirecte les impressions simultanées du public et des sujets photographiés.

Première observation : ils sont venus. Si quelques Algériens avaient confirmé à l'avance leur présence, un bon nombre ne s'était pas engagé. Ils étaient pourtant là, assez fiers et honorés par le rendu de l'exposition. Deux cent cinquante personnes étaient présentes dans une ambiance très chaleureuse, mixant origines culturelles et milieux professionnels les plus variés.



Miloud

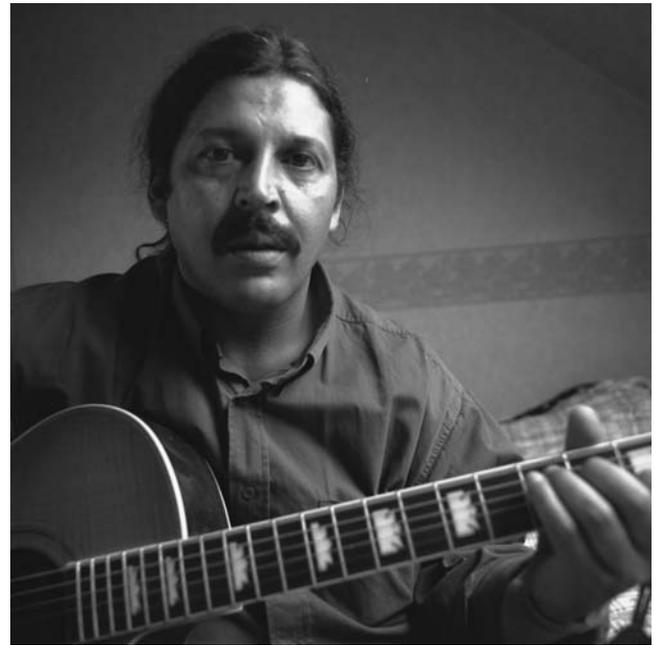
Retrouver ses racines

A 20 ans, je suis parti à Alger. J'avais le choix entre faire mon service militaire en France et en Algérie. Je me voyais mal saluer le drapeau français tous les matins et subir le racisme le reste de la journée.

Ensuite, j'ai rejoint la famille que j'ai à Tlemcen. Je me sentais bien. J'ai pu reconstituer l'histoire des miens, découvrir ma culture, le respect... Finalement, je pensais finir ma vie là-bas.

Puis, à la demande de mes parents, je suis rentré en France. J'avais 25 ans. Tout ce que j'ai appris de ma culture m'a servi pour réussir ce que j'ai fait par la suite.

Abdel-Rani



Abdel-Rani



Léa, Hamid & Sonia

Si différent Je suis né en Algérie. Je suis de Mohammedia. Mon père travaillait à Lille. Je le voyais rarement. On s'y faisait. La vie était assez triste. Mais j'y avais toute ma famille.

Quand on est parti en France, j'étais bien obligé de suivre. J'avais sept ans. Je ne parlais pas français. Quand on arrive ici, on ne sait plus comment penser. Tout est si différent. A la télévision, dès qu'il y a un baiser, on est très gênés, c'est tabou. Au début, je retournais tous les deux ans au pays, le voyage est onéreux. Depuis mes vingt ans, je n'y suis pas retourné.

Miloud

Double nationalité Je suis né en France en 1972. A 18 ans, je pouvais demander la nationalité française. J'ai fait la démarche. Avant tout, je suis de sang algérien. Je suis fier d'être algérien, même si le racisme est présent. Ici, nous sommes considérés comme des étrangers. Là-bas aussi ils nous considèrent comme des étrangers.

J'ai la double nationalité et je me dis : où est mon pays ? Un être intelligent regarde la personne avant tout, pas la race.

Hamid

Mes parents sont espagnols. Je suis née en France. A 18 ans, j'ai gardé la nationalité française. Cela ne m'empêche pas de garder un grand attachement pour l'Espagne. Ce pays est lié à l'histoire de ma famille.

Sonia

Cinq lieux d'exposition

La gare d'eau. Dans ce lieu emblématique du quai de l'Ouest vivent des marinières en retraite et d'autres en transit. 50 photographies ont été présentées sur le flanc de péniches de type « Fressiney ».

Une galerie. L'espace Pignon est une galerie placée au cœur des Bois-Blancs qui accueille les œuvres de plasticiens, peintres et sculpteurs.

Une bibliothèque. Lieu de culture ouvert à tous, fréquenté par des habitués. Des expositions y sont régulièrement proposées. Un accent a été porté sur l'année de l'Algérie en France, avec en préalable à l'exposition « De l'Algérie aux Bois-Blancs », l'exposition « Algérie Histoire et Culture » de l'Institut du Monde Arabe.

Une école. L'école Desbordes-Valmore est la plus grande école primaire de Lille. Elle dispose dans sa cour de deux plateformes extérieures métalliques construites dans les années 1900. Cette école a une « âme » et un directeur investi dans une démarche d'ouverture en direction de l'art contemporain.

Une façade d'un groupe scolaire. Impossible de passer rue Guillaume Tell sans remarquer cette remarquable façade des années 1930 qui se prolonge sur la presque totalité de la rue. L'école primaire a transformé sa façade en espace public d'exposition. Une fresque de photographies, de 16 mètres de long sur 5 mètres de haut a permis de clore en beauté les Journées du Patrimoine 2003.

Journées du Patrimoine 2003

3 550 visiteurs.

Journées du Patrimoine 2002 "Marquises aux Bois-Blancs" première partie : **10 000 visiteurs.**

Rappel

Avec le partenariat de l'Association Voile Lille et des hollandais Koos Fernhout et Dirk Snink pour les Journées du Patrimoine des 21 et 22 sept 2002.



Koos Fernhout

Les photographies sont disposées sur trois péniches en bois installées en continu le long du canal de la Deûle face au quai.



Quai de l'Ouest sept 2002



Sur les 15 000 à 20 000 visiteurs, on peut considérer que 10 000 personnes ont regardé les péniches hollandaises, et les photographies grands formats.



Le capitaine du Vriendschap

Reçus par les marinières des Bois-Blancs, les hollandais ont exposé les portraits de leurs ôtes.

LA GRÂCE DE L'OUBLI



Dans la confusion des mots, dans la confusion des gestes, des hommes et des femmes touchés par la maladie d'Alzheimer se sont créés un nouvel univers. Avec d'autres mots, avec d'autres gestes, les familles et les proches tentent à leur tour de construire de nouveaux liens, où la relation affective et le regard ouvrent de nouveaux horizons.

Dans un monde ordonné où tout est soigneusement défini, classé, évalué, il est une population qui échappe à l'ordre établi, rétive à toutes contraintes, en retrait(e) d'un quotidien dépourvu de sens : les personnes atteintes de dégénérescence cérébrale.

En errance intellectuelle, sans espoir de retour, ces Êtres sensibles bousculent nos certitudes, se moquent des protocoles et soulignent la fatuité de nos convictions. Les équipes des Maisons Communautaires de l'ADGV*, en accompagnant des Personnes Âgées, vont à découverte de la mémoire affective toujours en éveil, celle des émotions, de la tendresse, de la joie et de la confiance instinctive en l'autre. Cheminons ensemble et laissons nous séduire par la Grâce de l'Oubli.

*Association pour le Développement Gériatrique du Valenciennois

LA GRÂCE DE L'OUBLI

LA DEMARCHE PHOTOGRAPHIQUE

Le travail sur une période de neuf mois permet bien évidemment de passer du statut du visiteur de passage à celui de l'homme fraternel avec lequel on peut avoir envie de partager un moment de sa journée.



La photographie n'est pas la démarche première. L'image est avant tout une représentation du sujet. Cette représentation se construit lors des rencontres et des interviews. C'est le temps partagé, celui qu'on donne à l'autre qui revêt toute son importance. C'est de cette disponibilité que pourra naître l'image.

On l'aura compris, les photographies ne seront pas des images volées, prises à la sauvette, mais construites, parfois même réalisées à l'initiative du sujet.

Les personnes photographiées auront accès aux images et participeront, chaque fois que cela sera possible, à leur validation avant l'exposition. Dans l'ensemble de mon travail, quelque soit le sujet abordé, chaque personne devra pouvoir se sentir honorée d'être intégrée dans une exposition. Il n'y a pas de volonté esthétisante dans le choix des images. Mon travail consiste à faire partager mon regard aux modèles photographiés dont la perception est basée sur d'autres références. Après un temps de discussion autour des portraits, si le compromis n'est pas trouvé, une nouvelle série d'images est réalisée pour permettre au sujet de valider une autre proposition photographique.

L'exposition se présente sous la forme d'une trentaine de photographies de grand format d'environ 0,80 X 0,80 mètre, contrecollées sur un support rigide (du type Dibon : aluminium et résine).

La taille des images permet une plus grande proximité avec les sujets photographiés. Certaines images se rapprochent du rapport 1/1, et donnent au public l'impression d'un face à face.

Les textes sont montés sur support d'environ 0,20 X 0,80 mètre. Il ne s'agit pas de légendes, mais d'éléments visuels constitutifs de l'exposition qui participent à la compréhension de celle-ci.

L'exposition est présentée sur place pour le premier temps de restitution. Puis elle ira dans les autres structures de l'ADGV. Une présentation est prévue en lien avec la faculté de médecine de la Catho de Lille.

Chaque personne photographiée recevra deux ou trois photographies, ce qui leur permettra de conserver une image qu'ils aiment sans que celle-ci soit nécessairement retenue pour l'exposition.

LA GRÂCE DE L'OUBLI

Quand une personne ne parle plus, il y a d'autres façons de se comprendre : les gestes, le regard. Dans les yeux on sent ce qui ne va pas. En cherchant, et avec l'expérience, on peut repérer l'origine d'une douleur. Et quand ça va, l'oeil pétille.

Claudine
Claudine & Mauricette



Il faut une sacrée force de caractère pour tenir le cap sans péter les plombs. Stella pense qu'elle n'a plus à manger quand le frigidaire est plein. Elle dort peu, nous appelle la nuit, pense qu'on ne vient jamais la voir ou commande la télévision avec son téléphone. Elle nous dit qu'à l'accueil de jour de la maison de retraite, les gens ont perdu la mémoire, sans avoir conscience de sa situation.

Serge
Serge & Stella

Il faut être fort pour devenir parent de ses parents. C'est une maladie qui vous vole une partie de votre histoire à vous. Au début je croyais qu'il faisait exprès de ne pas se souvenir, tellement c'était dur à accepter. J'ai dû aussi apprendre à construire une relation plus tactile. Chez nous, il n'y avait pas de câlin. Par respect envers mon père, je ne m'autorisais pas à le toucher.

Maryse
Henri



PAROLES DE MARAIS

« J'ai réussi à comprendre ce que les maraîchers vivaient. Enfin, je crois, c'est à eux de le dire. »

Marc Helleboid

Le rat des villes rencontre les rats des marais

Pendant un an, Marc Helleboid, photographe lillois, a arpenté le marais, par la pensée d'abord, puis il a rencontré ses habitants. Il en tire une exposition en textes et en photos inaugurée ce soir en deux lieux: la galerie Espace 36 et l'école nationale de musique de Saint-Omer.

Il n'y avait jamais mis les pieds. Ou si, en touriste lillois qui vient s'y promener le week-end. Sans jamais sortir des sentiers battus mais avec l'impression de découvrir un autre univers. Puis, Espace 36, association d'art contemporain, a proposé à Marc Helleboid d'arrêter son regard un an sur les marais, dans le cadre de son programme de résidences. Le photographe lillois s'est frayé un chemin grâce à un patronyme commun dans le marais. Helleboid. « *Ça m'a peut-être servi. J'imagine que l'accueil a été différent. Au printemps il a pris des contacts. A l'été, il est revenu pour les prises de vue. Au fil de leur journée de travail, il a suivi les maraîchers. «On m'avait dit que ce serait difficile, j'étais un peu comme le rat des villes qui rencontre les rats des champs. Finalement, c'est le travail le moins difficile que j'ai effectué depuis longtemps.* ». Le rat des villes, et c'est d'autant plus vrai que Marc Helleboid s'intéresse à l'urbain d'habitude, s'est acclimaté aux berges, au rude univers: «*Pour quelqu'un de la ville, on dit que c'est impossible de s'habituer à cette vie-là* ». Âpre, aux interminables heures de travail. Lorsqu'il l'évoque, Marc Helleboid parle productivité et pénibilité, « *jamais personne ne s'est arrêté de travailler pour me parler. J'étais là à les suivre sur leur tracteur. J'ai réussi à comprendre ce qu'ils vivaient. Enfin, je crois, ce serait à eux de le dire* ». Il a transformé la vision qu'on peut avoir du marais. La sienne est contemporaine, bien qu'empreinte de traditionnel. Aux bateaux de bois succède le matériel sophistiqué. Sur la photo en noir et blanc, on imagine le ronronnement de la machine agricole. La productivité qu'évoquait Marc Helleboid plus tôt. Ça reste sa vision. Il la décline en images accompagnées de textes, non pas que la photo ne parle pas d'elle-même mais Marc Helleboid a toujours eu le sentiment que la parole de celui qui pose devait être reprise.

« *Je ne sais pas quelle lecture ils vont en faire... J'ai essayé d'élaborer une restitution dans laquelle tout le monde a sa place, le touriste, le maraîcher, comme le garde-champêtre...* »

« On me dit que c'est impossible de s'habituer à la vie du marais quand on vient de la ville. »

Marc Helleboid



Depuis 2004, je pratique l'agriculture biologique en culture maraîchère polyvalente sur trois hectares. Dans ce domaine, nous profitons aussi des techniques qui ont beaucoup évolué. Même si le rendement est moindre et les pertes plus importantes, nous rencontrons une clientèle plus respectueuse du produit, de l'environnement et de l'homme en général.

Jean-Marie

Valentin, Stéphane, Hombeline, Romain, Roland, Jean-Marie & Jean-Clément.



Quand je suis seul chez moi, je n'ai pas les contraintes du groupe. Je m'habille comme je veux, sans faire attention. Le marais m'offre cette tranquillité. Ça ne m'empêche pas de sortir le soir ou le week-end pour retrouver les amis et boire un verre en centre ville.

Antoine



Nous savons qu'un Wavranthabitait déjà Tilquesen 1732. Le maraîchage a beaucoup évolué ces trente dernières années, après le remembrement. Mon père a commencé en 1962 avec un demi hectare que son père lui avait donné. Avec mon frère Philippe et ma soeur Sylvie nous avons pris le relais. Nous produisons chaque année 800 000 têtes de choux-fleurs sur 55 hectares et 400 tonnes d'endives sur 20 autres hectares.

Jérôme



Il y en a eu des maraîchers et leurs femmes les reins cassés par le travail. Avec mon épouse, nous avons repris les terres de nos parents. Ils avaient aussi des vaches et des cochons. On était fermiers et maraîchers. L'inséminateur et le vétérinaire devaient venir en bateau. On a dû abandonner. Avec l'arrivée du tracteur dans le marais, on passait plus de temps à assembler des bacôves pour amener l'engin sur une parcelle qu'à la travailler. C'est la construction des routes qui nous a permis de continuer le travail et de faire face à la concurrence.
Guy



Cette barge a été construite par le chantier naval de Watten. Sa largeur et sa longueur permettent le transport d'un tracteur et le passage sur les fossés de la réserve du Romelaëre. Pour éviter qu'il ne s'enfonce dans les terrains mouvants et pour ne pas déstructurer les surfaces, notre tracteur est équipé de pneus basse pression qui équivalent à la pression du pas d'un homme.
Christophe & Hugues



Originnaire de Paris, et de parents sensibles à l'agriculture biologique, j'ai toujours passé mes Vacances à la campagne. C'est donc naturellement qu'après mon mariage, j'allais couper les choux-fleurs, tout en emmenant mon bébé que j'allaitais. Pour être logique avec notre manière de vivre, nous avons décidé mon mari et moi, de pratiquer l'agriculture biologique. Nous sommes maintenant en complète harmonie avec notre philosophie de vie.
Cécile

